

RENÉ BARJAVEL

# LA TEMPÊTE

roman



DENOËL

Extrait de la publication



# LA TEMPÊTE

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DENOËL

Ravage, *roman*.  
Le Voyageur imprudent, *roman*  
Tarendol, *roman*.  
Colomb de la Lune, *roman*.  
Le Diable l'emporte, *roman*.  
Cinéma total.  
La Faim du tigre.  
La Charrette bleue.  
Journal d'un homme simple.

AUX PRESSES DE LA CITÉ

La Nuit des temps, *roman*.  
Les Chemins de Katmandou, *roman*.  
Le Grand Secret, *roman*.  
Une Rose au Paradis, *roman*.  
Les Années de la Lune, *chroniques*.  
Les Années de la liberté, *chroniques*.  
Les Années de l'homme, *chroniques*.  
Les Fleurs, l'amour, la vie, *album*.

*en collaboration avec Olenka de Veer :*

Les Dames à la Licorne, *roman*.  
Les Jours du monde, *roman*.  
(suite des *Dames à la Licorne*).

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Le Prince blessé, *nouvelles*.

AUX ÉDITIONS GARNIER

Si j'étais Dieu...

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Lettre ouverte aux vivants  
qui veulent le rester

RENÉ BARJAVEL

LA  
TEMPÊTE

roman

DENOËL

**© by Éditions Denoël, 1982  
19, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN 2-207-22829-0**

**A William Shakespeare,  
avec toutes mes excuses...**

**R. B.**



*Première partie*

# Judith aux étoiles



« Mettez-vous à votre aise », dit le Président Ferguson.

Et il ôta son veston.

Les ministres l'imitèrent avec soulagement. Le général Sunhorn, chef d'état-major, déboutonna sa vareuse mais ne la quitta pas. Le secrétaire d'Etat garda sa chaude veste de tweed irlandais. Sur convocation urgente du Président, il venait d'arriver d'Australie, où c'était l'hiver. Il n'avait eu le temps ni de se doucher ni de se changer. Depuis qu'il avait plongé de l'avion dans la chaleur torride de Washington, la sueur l'inondait. Il avait peur, s'il ôtait son veston, d'incommoder ses voisins. Il prit dans sa serviette un mouchoir de papier, le passa entre son cou et le col de sa chemise et le jeta, humide, dans l'urne cubique, en acier inoxydable, posée au centre de la table de réunion. L'urne l'avalait,

l'incinéra et broya ses cendres, avec une petite fumée et un ronron. C'était la corbeille à papier des réunions top secret.

Le général Sunhorn était blond, grand, épais, et la chaleur lui donnait un air de bonne santé éclatante, en ébouillantant sa peau rose. Assis en face du secrétaire d'Etat, il regardait cet homme maigre sans essayer outre-mesure de dissimuler sa haine et son mépris. Il estimait que les malheurs de la patrie étaient dus entièrement au secrétaire et à ceux qui l'avaient précédé. De concessions en hésitation, d'hésitation en décision funeste, voilà où on en était arrivé aujourd'hui ! Voilà où nous avaient amenés les diplomates et les politiciens ! Alors qu'on avait des Bombes plein les poches !

Furieux, il arracha sa vareuse et la jeta derrière lui. Les ministres regardaient le Président qui s'épongeait. Une chaleur atroce régnait dans la salle de réunion de la Maison-Blanche. L'installation d'air conditionné avait été démontée et emportée trois jours auparavant, le service de la Sécurité ayant découvert qu'elle était truffée de micros plats reliés à des émetteurs gros comme des lentilles.

« Eh bien, vous savez ce qui se passe, dit le Président. Néanmoins, John va vous préciser quelle est exactement la situation... »

Le secrétaire d'Etat ouvrit le dossier posé devant lui.

« Minute ! dit le général. Croyez-vous qu'il soit prudent de parler ici ? Vous avez fait démonter votre sacrée installation de fraîcheur, mais qui nous prouve qu'il n'y a pas des micros dans les murs, dans le plafond ou dans la table ?

— Il y en a sûrement ! dit le Président. Autant que de raisins dans un cake ! Demain je fais passer cette

baraque au lance-flammes ! Mais en attendant Johny peut parler. Ce qu'il a à nous dire, hélas, les chaffs<sup>1</sup> le savent aussi bien que nous.

— Eh bien s'ils nous écoutent, je leur dis merde ! » crie le général en frappant du poing sur la table.

Le Président lui jeta un regard foudroyant.

« Nous ne sommes pas à Waterloo ! dit-il. Et nous n'y serons jamais ! Parlez, Johny... »

Johny, c'est-à-dire John D. F. Rainer, secrétaire d'Etat, ouvrit son dossier et parla pendant une heure et sept minutes, se tut, referma son dossier et attendit.

Si ce n'était pas Waterloo, c'était la Berezina. Dévalant du Tibet depuis trois semaines par des passages que le Pentagone se refusait à considérer comme accessibles, une armée chinoise inépuisable, après avoir traversé la corne de l'Inde, était venue s'écraser sur les défenses américaines de Birmanie puis les avait submergées. Toutes les forces navales disponibles en Extrême-Orient avaient été dirigées en hâte vers les ports birmanes, pour éviter un massacre total des VII<sup>e</sup>, XXV<sup>e</sup> et XXXII<sup>e</sup> armées. Pendant que leurs débris rembarquaient sous la protection des missiles, une armada aérienne chinoise avait envahi, cette nuit même, les deux principales Philippines. Depuis 5 heures, on ne recevait plus aucun message de Manille.

« Pauvre MacArthur ! gronda le général, s'il voyait ça ! On nous prend toujours pour des cons, nous les militaires ! Une génération après, quand ça craque de

1. Le mot chaff, qui désigne la balle d'avoine, ou de tout autre grain, signifie aussi, par extension, tout ce qui est surabondant et dont il serait préférable de se débarrasser. Lors de l'aggravation du conflit d'Extrême-Orient, les combattants américains adoptèrent ce mot pour désigner leurs adversaires, jaunes et innombrables..

nouveau, on s'aperçoit que nous avons raison ! Si on avait laissé Mac utiliser la Bombe en Corée, les chaffs auraient été réduits à zéro pour des siècles ! Aujourd'hui on recommence la même connerie ! On s'est ruiné pour fabriquer des montagnes de Bombes, et on n'ose pas s'en servir ! On fait la guerre comme des cow-boys ! Comment voulez-vous venir à bout de cette vermine ? Ils sont combien ? Deux milliards et demi ? Trois milliards ? Qu'est-ce qu'on en sait ? Vous voulez les tuer à coups d'arbalète ? Ils nous boufferont, comme des criquets bouffent un champ de maïs ! Ils nous laisseront même pas les os ! Il n'y a qu'une façon d'en venir à bout. La Bombe ! La Bombe ! La Bombe ! »

Le Président soupira.

« Bien sûr, bien sûr, vous semblez avoir raison, général. Mais vous savez très bien que ce n'est pas possible. Permettez-moi de vous communiquer ceci. Lisez et faites passer. »

Il lui tendit la note que l'ambassadeur d'U.R.S.S. lui avait remise aux premières heures du jour. Le Président Nikola, devant les derniers développements du conflit sino-américain, exprimait sa sympathie au Président Fergusson, et au nom de l'amitié des deux grands peuples dont ils avaient réciproquement la charge, lui rappelait les termes du traité de non-agression russo-américain : toute manifestation nucléaire ou bactériologique américaine sur le continent asiatique déclencherait automatiquement, de la part de l'U.R.S.S., une riposte massive et analogue sur le territoire des Etats-Unis.

« Et nous, on leur enverrait peut-être du pop-corn ? dit le général, en passant la feuille à son voisin.

— Bien sûr, bien sûr, dit le Président, notre riposte serait également automatique, massive et analogue, ce

qui rayerait de la carte l'U.R.S.S. après nous-mêmes. Et qui seraient les grands vainqueurs ?

— Les Chinois...

— Nom de Dieu ! dit le général en abattant de nouveau le poing sur la table, si la décision dépendait de moi, il y a longtemps que j'aurais frit les chaffs à la sauce hydrogène ! Et les ruskoff auraient pas dit ouf ! Et s'ils avaient riposté, eh bien tant pis ! J'aime mieux crever que de devenir chinois ! »

L'idée que ce géant rose et blond pût devenir un petit bonhomme jaune aux yeux bridés amena sur les lèvres du Président Fergusson un sourire triste. Il soupira. Il haïssait la minute où, dans la folle inconscience de sa jeunesse, il avait décidé de faire de la politique. Il aurait voulu être en train de pêcher à la ligne, à cinq cents kilomètres du plus proche récepteur de radio ou de T.V. Le monde était fou, personne n'y pouvait plus rien, et la plus abominable place dans l'univers, c'était le fauteuil présidentiel qui se trouvait sous son derrière.

C'est alors que l'espoir se leva, sous le visage du ministre de la Recherche, William Robert Sandows. C'était un homme jeune, grand, mince, le cheveu brun agréablement grisonnant sur les tempes, le cil long, l'œil de velours.

Il s'était levé et regardait le Président d'un air un peu absent, presque rêveur.

« Vous avez quelque chose à dire, Bill ? » demanda le Président.

William R. Sandows mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence impératif, puis ôta sa chemise. Il apparut brun de peau, large d'épaules, pareil à un Egyptien de bas-relief. Ses collègues le virent avec stupéfaction faire le tour de la table, s'approcher du Président, l'inviter par gestes à se lever, lui ôter avec

respect mais fermeté sa chemise et son maillot de corps, et lui parler à l'oreille pendant quelques minutes.

Le président était rose, et musclé comme un vieil éléphant. Un buisson de poils blancs lui fleurissait entre les seins. Il écoutait, transpirait, semblait ne pas y croire, puis se laissa finalement convaincre, enfin trouva qu'elle était bien bonne. Il abattit sa large paume dans le dos de son ministre.

« O.K. », dit-il.

Il s'assit et se mit à écrire, tandis que William R. Sandows s'adressait à ses collègues dans un style européen.

« Vous voudrez bien excuser cet aparté, dit-il. Voyez-vous, le système d'écoute que la Sécurité a décelé ici la semaine dernière est d'un modèle désuet, qui date d'au moins trois ans. Ce qui me fait supposer que ce ne sont pas les Chinois qui l'ont fait installer et qu'il renseignait, mais plutôt nos amis anglais. »

Il y eut des exclamations, des protestations et des « J'en étais sûr ! ».

« Je suppose, reprit William R., je n'en suis pas certain... Ce que je peux vous affirmer par contre, c'est que depuis deux ans les progrès en cette matière sont considérables ! Ainsi des écouteurs et des émetteurs peuvent être dissimulés dans un simple fil textile. Je serais étonné, mes chers confrères, que les services de renseignements de nos ennemis ne soient pas parvenus à en introduire dans nos vêtements et notre linge ! C'est pourquoi, messieurs, mes collaborateurs et moi-même sommes devenus muets. Toute transmission d'information se fait par écrit, à vue, et est aussitôt détruite. Je ne saurais trop vous conseiller de faire comme nous. M. le Président ayant eu la bonté de me nommer ministre ce matin, j'ignorais auparavant avec quelle imprudence on

délibérait et décidait ici. Je puis vous assurer que personne parmi nos amis ni nos ennemis n'ignore un seul mot de ce qui se dit dans cet édifice, ni autour de lui, sur ses pelouses ou dans sa piscine ou dans les véhicules qui y sont attachés. Comme nous avons, de toute urgence, à prendre des décisions qui engagent le sort de notre pays et de notre civilisation, je me suis permis de suggérer au Président un autre lieu de réunion... »

Pendant qu'il parlait, on avait vu le Président plier le papier sur lequel il venait d'écrire, sortir sur la pelouse, appeler par signe l'officier des marines qui commandait le cordon de sécurité, déplier le papier et le lui mettre sous les yeux. L'officier avait lu, son visage exprimant une stupéfaction de plus en plus grande, puis avait commencé à se déshabiller. Visiblement, il pensait que le Président était devenu fou, et se demandait s'il fallait lui obéir ou appeler un docteur pour le faire soigner. et ce qu'allait devenir la patrie.

Au moment où il allait ôter son pantalon, le Président, agacé, lui fit signe que c'était inutile, et se mit à lui parler à l'oreille. On vit l'angoisse quitter le visage de l'officier à mesure que les explications lui étaient données, et la belle sérénité militaire apaiser de nouveau ses traits.

« *Quick! Quick! Quick!* » dit le Président à voix haute.

L'officier salua, fit un demi-tour sec et partit en courant, abandonnant sa chemise sur le gazon.

Vingt-deux minutes plus tard, un hélicoptère se posa sur la pelouse de la Maison-Blanche, un vulgaire hélicobus jaune vif, de la ligne la plus fréquentée. Sa peinture usée autour de la porte témoignait du nombre de voyageurs qu'il avalait chaque jour. Il avait été

réquisitionné en plein trafic, et ses occupants abandonnés à une station.

Quand le Président et ses ministres montèrent à bord, ils y trouvèrent un marine occupé à balayer hâtivement les enveloppes de chewing-gum, les bâtonnets d'esquimau, les peanuts et les mégots. Le secrétaire à la Sécurité le poussa dehors. Un pilote militaire était aux commandes. Il savait où aller. Il y fut tout droit.

Au-dessus de la baie de Chesapeake, devant Kennedy Beach, il cessa d'avancer, descendit, et posa l'hélicobus sur ses flotteurs. La porte s'ouvrit et le secrétaire à la Sécurité parut, nu comme Adam. Il regarda à gauche et à droite, vit qu'un cordon de policiers en shorts était en train de refouler vers la plage les baigneurs qui protestaient, et que des glisseurs à turbine arrivaient du sud et du nord et commençaient à décrire autour de l'hélico un cercle d'un kilomètre de diamètre, leurs lasers en batterie.

Il se retourna vers l'intérieur du véhicule, fit signe que tout allait bien, et se laissa tomber à la mer, les pieds en avant. Il y avait là un banc de sable qui ramenait le fond de la baie à un mètre de la surface. Le secrétaire s'y planta, se rejeta en arrière, s'ébroua, fit quelques brasses sur le dos, se retourna, battit un peu de crawl, cracha de l'eau avec une grande satisfaction, et revint vers son point de départ. Les autres ministres, le Président, le général, tous aussi dépourvus de vêtements, tombaient à la mer comme des pétales.

Ils firent un peu d'écume pendant quelques minutes, oubliant leurs graves problèmes dans la joie élémentaire de l'eau et de l'agitation. Puis le Président prit pied et dit :

« Boys, à vos places s'il vous plaît. »

Ils formèrent un cercle et redevinrent graves.

L'hélico avait repris l'air et tournait doucement à cinq cents mètres.

« Bill a quelque chose à nous dire, dit le Président. Allez-y, Billy. »

Le secrétaire à la Recherche n'avait rien perdu de sa dignité ni de son élégance naturelle. Ses cheveux mouillés le casquaient de bouclettes romaines. Il avait sous les bras juste assez de poils pour ne pas paraître nu. Ses mains posées sur l'eau étaient longues et plates, marquées d'un mince anneau blanc à l'annulaire gauche et à l'index droit. Comme tous ses collègues, il avait laissé dans l'hélicoptère son alliance et sa montre-bague.

« Il est bien évident, dit-il, que si nous continuons à n'utiliser que les armes traditionnelles, nous épuiserons peu à peu nos ressources et nos forces dans un conflit sans issue, contre un adversaire innombrable et dont les lignes de communication sont courtes et concentriques, alors que les nôtres sont dispersées et étirées.

— Voilà ! voilà du bon sens ! cria le général. Je suis heureux que le Président vous ait appelé parmi nous ! Enfin nous serons deux à crier l'évidence !

— Il est non moins évident, poursuivit W. R. très calme, que si nous utilisons la Bombe, ou l'arme toxique ou bactériologique, nous risquons de provoquer la mise en action du plan de représailles russe.

— Des clous ! rugit le général. Ils n'oseront jamais ! jamais ! »

Il donna un grand coup de poing dans l'eau, éclaboussant le Président.

« Calmez-vous, Suny, lui dit ce dernier. Ecoutez donc !

— Jusqu'à la semaine dernière, disait W. R., nous n'avions que le choix entre les deux termes de cette

alternative. Depuis mercredi, une troisième possibilité s'offre à nous. Quand je vous aurai mis au courant, vous comprendrez pourquoi j'ai pris de telles précautions avant de parler. Car la décision que nous allons avoir à prendre engagera non seulement le sort de notre peuple et de notre pays, mais tout le développement ultérieur de l'humanité.

— A l'eau! hurla le secrétaire à la Sécurité. Plongez! »

Donnant l'exemple, il disparut sous l'eau. Jaillissant d'un nuage gros comme une pomme, le seul nuage du ciel incandescent, un avion piquait vers eux, précédé de l'énorme gueule noire de ce qui semblait être un canon ou un laser.

Le général se jeta sur le Président qui hésitait, et l'entraîna dans l'onde tiède. Tous les ministres étaient déjà au fond, suffoquant et faisant des bulles. L'avion passa, poursuivi par une meute d'appareils militaires. Ce n'était qu'un avion de reportage de la T.V. News. Ce que le général avait pris pour un canon était son téléobjectif. La caméra ne vit que de la mousse, qui fut diffusée en direct et en couleurs, accompagnée d'un commentaire sur les dangers des baignades par grandes chaleurs. T.V. News ne savait pas ce qui se passait. T.V. News n'avait pas le temps. Sa devise était « Informer d'abord, s'informer ensuite<sup>1</sup> ». Un de ses innombrables correspondants lui ayant signalé que de vieux originaux avaient loué un hélicobus pour venir se baigner à poil au milieu de la baie, T.V. News avait envoyé un de ses bolides, pour voir.

Celui-ci virait à l'horizon pour revenir, tandis que les

1. Ce qui était le contraire de la règle en usage dans le camp adverse : « S'informer toujours, n'informer jamais. »



Judith est la fille d'un diplomate de l'ambassade américaine à Paris. Elle a eu quinze ans ce matin. Tandis qu'on fête son anniversaire, tous les éléments et les personnages se mettent en place, sans qu'elle s'en doute, pour faire d'elle l'héroïne la plus extraordinaire de l'histoire de l'humanité. Une guerre gigantesque oppose les deux Amériques à trois milliards de Chinois. Pour la première fois de son histoire, l'Europe est neutre et s'enrichit. Mais toutes les nations, qu'elles soient ou non en guerre, craignent de voir un jour s'abattre sur elles les bombes nucléaires qui grouillent dans les océans et dans le ciel — il y en a plus de 17 000 en orbite!

La paix, inattendue, fabuleuse, arrive tout à coup. Les cent mille chars russes stationnés aux frontières de l'Europe font demi-tour sur place et rentrent au pays, couverts de fleurs au passage par les Tchèques et les Polonais. Une ère nouvelle commence...

Judith a grandi et s'est mariée. Les nations, débarrassées de la peur et des charges militaires, connaissent une prospérité fantastique, qui va devenir peu à peu plus dangereuse que la guerre. Un péril monstrueux menace l'humanité d'une destruction totale. Et c'est Judith qui va être choisie par le destin pour tenter de la sauver, en se trouvant confrontée à un homme qu'elle avait connu le jour de ses quinze ans, et qu'elle avait voulu oublier. Comme dans *Ravage* ou dans *La Nuit des temps* le destin d'un couple et celui d'une civilisation vont se trouver étroitement enlacés et réagir l'un sur l'autre. L'aboutissement fulgurant de l'histoire de Judith restera gravé pour toujours dans la mémoire de l'humanité future...

Cette histoire d'amour exceptionnelle, et cette histoire des hommes qui pourrait devenir la nôtre, l'auteur les a saupoudrées d'un humour qui n'enlève rien au double suspense de l'aventure.

